

devait nécessairement avoir pour but la création d'un nouveau gouvernement.

Toute agitation pour une formule gouvernementale précise dans d'autres conditions que celles-ci aurait été soit aventuriste et incompréhension de la grande majorité des travailleurs, soit opportuniste et démobilisatrice, c'est-à-dire interprétée dans un sens purement parlementaire et électoral. Ce fut le cas des mots d'ordre constamment lancés par le P.S.B. et le P.C. (« Dissolution », « Eyskens démission ») qui, dans le contexte précis, ne pouvaient avoir qu'une seule signification : que la direction est prête à arrêter la grève sans aucun résultat concret, du moment que le gouvernement démissionne ou dissout les Chambres. Les réformistes ont d'ailleurs fini par être victimes de ce slogan, puisque le gouvernement a fini par dissoudre les Chambres à un moment qui paraît peu opportun à la droite du P.S.B.

V. - LES DIFFERENTES TENDANCES DU MOUVEMENT

1. - Le mouvement ouvrier chrétien : la logique de la collaboration de classe

La grève fut un test décisif pour les organisations ouvrières chrétiennes. La C.S.C. a été prise au piège de sa contradiction fondamentale. Organisation ouvrière de masse, avec une direction dépendant étroitement de la bourgeoisie et désirant la conciliation de classe dans le cadre du capitalisme, elle ne pouvait admettre une grève qui remettait en question celui-ci ; car ce qui distingue profondément la C.S.C. d'autres organisations syndicales comme la F.G.T.B., c'est qu'elle admet franchement le régime capitaliste et qu'elle se contente d'y vouloir apporter uniquement des aménagements, c'est-à-dire, qu'elle ne base pas son action sur la lutte de classes, même pas en paroles.

La C.S.C. avait d'abord mené campagne contre la loi unique. Une pression s'exerçait sur la direction de la C.S.C., de la part des affiliés chrétiens, pour qu'elle participe à la grève. En Wallonie surtout — où ils sont minoritaires — des militants C.S.C. participaient à celle-ci, y compris même aux piquets.

Malgré cette pression, la C.S.C. refusa de rejoindre le mouvement, mais elle continua sa pression sur le gouvernement afin d'obtenir satisfaction à propos des amendements qu'elle avait déposés. Mais comme des fêlures apparaissaient dans les syndicats chrétiens, la bourgeoisie augmenta sa pression sur le gouvernement et fit intervenir le cardinal VAN ROEY.

L'appel de celui-ci aux grévistes suscita un certain nombre de réactions défavorables, notamment celles de la Fédération C.S.C. du Hainaut, du clergé de Seraing, et même du journal démocrate-chrétien « La Cité ». Les grévistes chrétiens lui étaient en fait opposés mais en même temps, cette intervention du cardinal permettait au gouvernement de ne pas céder à toutes les exigences de la C.S.C., coincée entre deux pressions contradictoires.

Les syndiqués chrétiens débordant leur direction dans plusieurs régions, la C.S.C. demanda au gouvernement d'abandonner les chapitres de régression sociale contenus dans la loi unique, moyennant quoi elle s'engageait à briser les grèves. Le message du cardinal lui

retira cette dernière possibilité de manœuvre. Elle dut jouer son rôle de jaune sans aucune excuse sur le plan syndical.

Cette attitude logique des dirigeants C.S.C., valets de la bourgeoisie belge, ne leur vaut que coups bas. Les couches les plus réactionnaires voudraient non seulement mettre la F.G.T.B. au pas, mais encore museler davantage ce syndicat pourtant sage qu'est la C.S.C. Le mouvement syndical chrétien a bien défendu le système capitaliste, mais il n'en sera nullement récompensé.

Que vont faire les syndiqués chrétiens dans ces conditions ? Les plus avancés ont passé dans les syndicats réformistes F.G.T.B. Si ce nombre n'est pas fondamentalement important, il indique la justesse de l'idée que les travailleurs chrétiens seraient attirés par la F.G.T.B. dans la mesure où celle-ci se montrerait plus combative, en luttant pour des objectifs plus radicaux.

2. — La droite réformatrice : la peur des masses

S'il est dans la nature des organisations chrétiennes de ne pas vouloir remettre en question le régime capitaliste, il n'en est pas tout à fait de même des organisations réformatrices. Aussi peut-on parler de trahison de la part de la droite de la F.G.T.B. quand on examine le rôle qu'elle a joué au travers de ces événements. En fait, la droite de la F.G.T.B. qui est aussi pratiquement la droite du P.S.B. — ne voit plus les choses qu'en fonction des campagnes électorales et de la participation au gouvernement. Attachée profondément à ses prébendes dans le cadre du régime capitaliste, la droite réformatrice a été fort touchée au début par l'extension aussi rapide du mouvement. Victorieuse au Comité national de la F.G.T.B. du 16 décembre 1960, elle n'a pas pu admettre sa défaite dans la pratique. Elle mit tout en œuvre pour saboter l'extension du conflit.

Dans certaines régions où elle semblait puissante, la pression spontanée des masses fut telle qu'elle perdit directement le contrôle du mouvement, et ceci jusqu'à la fin (en partie à Charleroi notamment). Dans d'autres la pression venait surtout des militants d'avant-garde, mais n'était pas assez puissante pour abattre la résistance de l'appareil droitier. Dans ces régions, elle freina constamment le mouvement (Anvers, Bruxelles, par exemple).

Le caractère de la grève effrayait autant la droite réformatrice qu'il effrayait les dirigeants sociaux-chrétiens. En outre, différents aspects lui déplaisaient : remise en question du « pacte social », extension de l'influence de Renard et de ses lieutenants. Cependant, l'aspect qui l'inquiétait le plus, était le rôle actif des masses en lutte. Toute son attitude a été dictée par la peur des masses.

Les masses ne se contentèrent pas de faire grève et de suivre leur direction. Partout, elles firent grève contre la volonté de leur direction. Elles essayèrent de trouver de nouvelles formes d'organisation (comités de grèves).

Dans la première phase, cette peur des masses sembla paralyser la droite réformatrice. On ne la voyait se manifester nulle part. Mais c'était de sa part une inertie sournoise, explicable par son intention de resurgir au moment qui lui paraissait propice.